



dit **Fra DELRICO**

DICIPLINE : PHOTOGRAPHIE PLASTICIENNE



STYLE : PYGMALIONITY ou BODY SCULPTING

Propos recueillis par Virginie Del-Alagna

-----

*V. D.-A : Pourquoi cette nécessité d'envelopper et de remodeler le corps de cette façon ?*

Fra : Peut-être pour préserver mes modèles du temps et les conserver, rien que pour moi, comme un aide-mémoire visuel ? *(Sourire)* Plus sérieusement, disons qu'esthétiquement je veux les figer dans une vision du nu qui ne soit pas communément réaliste, c'est-à-dire dans une transcendance du réel 100 % plasticienne. Je « statufie » littéralement des modèles vivants, recouverts à main nue par cette pellicule de « neige ». C'est une façon de prendre à rebours le mythe de Pygmalion qui, amoureux de sa statue, avait fini par donner vie au marbre : moi, c'est un peu l'inverse ! *(Rires)*

Par un effet proche du modelage, geste propre au sculpteur, j'emmène le *regardeur* dans un ailleurs existant uniquement sur un cliché pourtant tiré du réel. Contrairement aux arts plastiques traditionnels qui sont une

transcription du réel revu à travers le prisme du cerveau et de l'imagination, la photographie est un instant de vie directement puisé et ancré dans la réalité. C'est là sa force qui la rend si magique, convaincante et populaire aujourd'hui : face à une photographie, on ne remet pas en doute le fait que l'on soit en présence d'un moment vécu par l'artiste et son modèle devant l'objectif.

Cette part d'indéniable véracité attachée à l'œuvre photographique lui confère ce quelque chose qu'un dessin ou une image peinte n'ont pas. C'est un peu comme quand on lit « Tiré d'une histoire vraie » sur l'affiche d'un film : cette phrase a un véritable impact sur l'esprit du public ! J'exclus bien sûr les œuvres retouchées et conçues ensuite sur des logiciels comme Photoshop ; il s'agit d'une autre démarche. On retrouve un peu de ce mystère dans le surmoulage sculptural qui est une empreinte tirée elle aussi du réel et qui résulte de ce contact direct entre l'artiste et son modèle.

*V. D.-A : Pourquoi faire ces traits, ces sillons dessinés, ces traces de « griffures » ?*

Fra : Sur chaque cliché, on peut voir la trace des doigts du sculpteur au travail sur le modèle, une fois la pose arrêtée, car je cherche à rendre sensible et visible *la main*, le sens du toucher. Visuellement parlant, ces sillons renforcent les volumes du corps en donnant une direction au regard, et cette matière plâtreuse d'un blanc immaculé, qui laisse par endroits apparaître la peau, fait du corps une sculpture éphémère que la photo me permet de fixer définitivement sur le papier. Le résultat me fait penser à ces statues en marbre blanc en cours de dégrossissage qui conservent la marque du passage de l'outil, après la mise au point des clous, et font deviner le corps qui se cache en dessous et sera dévoilé lors de la phase de polissage. J'aime assez le fait que tu aies utilisé le mot « griffure » : la *griffe*, c'est bien ainsi que l'on désigne une signature, une

marque, n'est-ce pas ?!

*V. D.-A : Dans ces photographies, on ressent quelque chose de très sensuel et érotique, même si le sexe n'est pas mis en exergue.*

Fra : Le sexe n'est pas caché, mais il n'est pas non plus le sujet tel que j'ai pu le traiter dans certains dessins expressément érotiques. Il est ici comme le reste des autres membres, abordé avec naturel, enveloppé sous une couche de matière onctueuse qui permet d'atténuer sa présence et son impact érogène dans le regard du spectateur, sans toutefois l'occulter.

On l'oublie – ou on ne sait pas – combien la chair est le lieu de nos savoirs, de nos passions, de notre histoire et de notre culture religieuse. La peau est la « frontière » entre l'intérieur et l'extérieur : pour pénétrer au-dedans ou au-dehors de soi et des autres, il faut avoir le passeport... alors autant se saisir de ce thème à bras-le-corps !

*V. D.-A : Le corps et le nu occupent donc une place de choix dans ta production ?*

Fra : Oui car tout dans le corps, et ce qu'il dégage, m'inspire : sa place dans les plus simples échanges sociaux, son énergie, son aura, son magnétisme, son érotisme, le partage sensuel auquel il prend part lors de l'étreinte amoureuse... Il est au cœur de mon travail (écriture, peinture ou sculpture) sans doute parce que dans ma prime jeunesse, j'ai longtemps été réservé et timide. Je n'osais pas approcher les filles. J'ai dû travailler sur moi, prendre confiance en moi, apprendre les règles du jeu de séduction, pour me lancer et conquérir ma première petite amie. Depuis, mon ego a eu le temps de se rassurer ! (*Rires*) Et je vis très bien mon intérêt pour la thématique de l'érotisme, à la limite même de la pornographie en art. Je suis fasciné (peut-être obsédé même) par le nu qui est, depuis les Grecs anciens, l'un des motifs les plus nobles de notre

littérature picturale et sculpturale. Il s'agit pour moi du thème le plus fort qui soit. Siège de la vie, le corps est un essentiel ; on peut se départir de tout, sauf de lui. Les vêtements, le maquillage, les bijoux, la couleur, et même les objets qui nous entourent, sont uniquement des moyens de se différencier et de se démarquer socialement, donc accessoires, additionnels et anecdotiques quand on veut parler de l'essence de l'être humain. Le corps a selon moi autant de consistance que l'esprit, il est un esprit en soi.

Sur tous les continents, depuis les Papous jusqu'aux Inuits, en passant par les Européens, les Africains ou les Asiatiques, le corps nous relie tous. Il est notre religion et c'est pourquoi on lui voue un culte. Le simple fait de vouloir le cacher, ou de le rendre tabou, renforce sa présence et prouve son importance ; peut-être plus encore que lorsqu'il est montré !

Quand on voit à quel point la question du corps est omniprésente voire oppressante pour beaucoup de gens dans le monde, on comprend la valeur de nos instincts sexuels. Cette attraction d'un corps pour un autre est l'un des moteurs fondamentaux de la nature humaine. Notre littérature, notre culture, à travers le cinéma, les arts, la politique, le pouvoir, etc. en sont imprégnées.

*V. D.-A : Pourquoi caches-tu l'identité du modèle ?*

Fra : C'est plus efficace visuellement ! Lorsque l'on a affaire à un corps anonyme, on ne se perd pas dans des questionnements inutiles du type : « Qui est ce modèle ? Tiens, mais je le/la reconnais, c'est untel ou unetelle ! »... Ces réflexions nous éloignent du propos artistique pur. L'anonymat, qui accompagne mon approche universaliste, me permet de signaler au spectateur que je traite de l'humain et de sa plasticité, de la mobilité et de la malléabilité du corps qui est infinie, de la pose et de la composition générale dans un cadrage précis. J'aime justement les marbres de Rodin pour cet aspect-là. Il polit les détails des visages jusqu'à

ne laisser paraître qu'un semblant d'identité. Ce faisant, la silhouette et la composition du corps dans son entier prennent le dessus et deviennent l'identité même de l'œuvre. Rodin oblige ainsi le *regardeur* à ne pas s'attarder sur les traits d'un visage qui, sculpté avec trop de précision, aurait attiré et arrêté l'œil sur des détails au détriment du tout. C'est cela que je recherche aussi dans ces œuvres photographiques.

*V. D.-A : Tu as également associé ces photographies à d'autres disciplines comme la poésie et le dessin en noir et blanc ou en couleur pour créer des estampes originales uniques que tu nommes Photoproses (cf. onglet sur le site). Peux-tu nous en dire quelques mots ?*



Fra : Il m'arrive en effet d'associer la poésie en prose et le dessin à mes *Pygmalionity*. Les textes en caractères d'imprimerie sont repris par des « caligraphiti » répétitifs qui forment des enchevêtrements de lettres (encore la présence des entrelacs dans mon travail). Le tout est réalisé sur un beau papier d'art épais aux bords frangés, où je dépose l'empreinte des inscriptions que j'ai écrites sur du papier carbone ; interviennent ensuite l'encre de chine au pinceau et parfois la sanguine. Ces estampes m'ouvrent une nouvelle voie : celle de la combinaison de différentes disciplines que je pratique en veillant à ce qu'elles soient sur un pied d'égalité. Leur association élargit le spectre des niveaux de lecture. J'aime les allers-retours expérimentaux occasionnels, le temps d'un projet. J'étudie alors le potentiel de la trouvaille stylistique et je travaille sur sa

singularité.

Un mot sur les titres. J'avais d'abord classé mes *Photoproses* sous le titre *Photo-estampes*, mais il me manquait quelque chose. Un titre comme *PhotoCaliGraffitiProsées* aurait permis de mentionner la présence du dessin et, en ce sens, aurait peut-être été plus adéquat... mais c'est un peu long ! (*Rires*) C'est toujours un défi que de trouver un titre générique qui puisse contenir toute la substance d'un style ou d'une série donnée. D'ailleurs, pour revenir aux *Pygmalionity*, je les ai dans un premier temps appelés *Body Sculpting*. Bien qu'elle ne reflète pas le caractère photographique des œuvres, je conserve cette dénomination en sous-titre car, comme dans le body-painting, on sent l'échange direct avec le corps du modèle qui devient un support créatif pour l'artiste. Finalement, lequel de ces deux noms rend le mieux compte de ce que je fais vraiment ? J'ose espérer que les œuvres parlent d'elles-mêmes, avec ou sans titre !

-----

(Entretien relu et corrigé par Fanny Pauthier - Paris 2017 - Fra copyrights)